

Zeitschrift: Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 30 (1881)

Artikel: Drei Völker in Einem Hause : Lustspiel in 3 Aufzügen
Autor: Studer, G.
Kapitel: Dritter Aufzug
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-124605>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

H r. v. T h. Ist mer lieber, als wenn i geng us dem
Chlönland chäm, wie andri Lüt, die mer wohl bekannt sy.

Fr. v. T h. Ja, wenn i nume nit geng recht hät.

H r. v. T h. Da heißt's jeße wohl, Glaube macht selig.

Fr. v. T h. Mais, ponr en revenir à notre fils —
me muß grad hinter ihn grate et le remettre en bon
train.

H r. v. T h. Nu, was de train anbetrifft, das isch e
Frauesach, das über=la=ni euch Andere ganz. Aber chum
du jeß no cho die Visite mache, eh es fyster wird.
(Beide ab.)

Ende des zweiten Aufzugs.

Dritter Aufzug.

Die Szene stellt den nämlichen Platz dar in der Däm-
merung.

1. Auftritt.

Elise und Karl v. Thierstein kommen mit dem
jungen Falkenburg aus dem Falkenburg'schen Hause.

Karl v. T h. So wären wir ja Alle mit einem Mal
gleich auf's Reine gekommen. Tausendsapperment, das will
auch was sagen. In der ersten Stunde nach meiner Rück-
kehr in die Heimath gleich Bräutigam, und noch einem
andern girrenden Paare zum Brautstande verholfen! Wo
Viele etwas auf dem Herzen haben, und nicht heraus
wollen damit, so braucht nur einer dazu zu kommen, der

das Herz auf der Zunge hat, und husch ist jedem sein wohlverwahrtes Geheimniß, eh' er sich's versieht, herausgelockt.

Elise. Ob men aber geng wohl thut mit dem Use-
locke, weiß i o nit recht.

Falkb. Sohn. O verzieht, das Mal het er gar recht
gha, i glaube i hätt sunst myr Lebzig nit mit use dörfe
und z'letzt wär i villicht z'spät cho.

El. Aber no fehlt d's Wichtigste zu allen üse Pro-
jekte, d'Zwilligung vo den Elteren.

Falkb. Sohn. O die soll hoffentlich nit lang us-
blybe, öppen es Paar Bedenklichkeiten und de Amen!

Karl. Ich lasse nicht mehr von dem herrlichen
Mädchen und sollte ich Jahre lang um sie werben. Ich
kann es mir selbst kaum glauben, daß ich solch eine Ge-
fährtin finden konnte, und zwar hier in Bern.

Falkb. Sohn (bei Seite). Ja wenn ihr euch nur
nicht gar in's Tollhaus hinein liebt. (laut) Ein Bräu-
tigam hat allerlei Fürsorge zu treffen. Wie wird dir so
etwas vorkommen? Nicht wahr, das klingt sehr philiströs?

Karl. Der flotte Bursche muß sich in Alles hinein-
finden. Und für das Glück meines Lebens, für Emilie,
zu sorgen, nun wahrhaftig, das wird mir auch nicht
schwer. Laßt uns jetzt Alle gleich recht rührig an der
glücklichen Entscheidung unserer Angelegenheiten arbeiten.

Falkb. Sohn. Nit wahr, der erlaubet, daß i diesen
Aben zum Herr Landvogt chöm?

El. Ich hoffe, der werdet wohl empfangen sy (ab mit
ihrem Bruder).

2. Auftritt.

Falkenburg Sohn allein.

Auch i hoffe, es werd Alles glücklich ablaufe, wenigstens was mi anbetrifft, der Papa wird zwar Anfangs nit ganz hstimme; er het diesi und jeni im Aug, die einti wegem Vermöge, die Andri wegen ihre Verwandte u. s. w. Aber am End het er doch no e guti Dosis Credit auf ihm, und mit dem will i hoffentlich o no z'schlag cho. Am meiste Chummer mache mer d'Schwöster und ihre Liebhaber; denn ob das gut thut z'säme, das weiß i eigentlich selber nit. Frylich hei si beidi guti Herz, aber der Verstand het si sit ere Zyt lang ganz verschloffe, und der Tuszig weiß, ob er ume füre chunt. Nu, i Gott's Namen, mir wei d's Beste hoffe und luege wie=n=es öppe well ga. Dernäbe hei sie nüt z'pressiere. Beidi si no jung und wenn si scho öppe=n=es Paar Jährleni warte, so ist das villicht gar kei Schade; es geit de nume desto besser. Aber i muß unterdessen mym Fründ Hegel mys Glück ga erzelle. Mittheilung unter gute Fründé git e doppelte G'nuß.

3. Auftritt.

Falkenburg Sohn. Eduard.

Ed. J'ai laissé Caroline chez Mademoiselle de Beauvais, et de peur de faire une conquête de ce genre-là malgré moi, je me suis sauvé à toutes jambes pour venir chez mon frère et l'engager, si cela est possible, à quitter sa maudite casaque. C'est qu'on en parlera morbleu dans toute la ville, et on ne demandera pas mieux

que de nous donner ce ridicule. Eh, je ne me trompe pas, voici l'ami Falkenbourg. Que je le trouve à propos ! Bon soir, mon cher !

Falkb. Bon soir, bon soir ; mais qui va là ? Est-ce toi, Edouard ?

Ed. Oui, mon ami, et encore je te cherchais et suis heureux de te trouver ici.

Falkb. Parle, en quoi puis-je te servir ?

Ed. Oh parbleu, en bien des choses. Mais avant tout dis-moi, si tu as vu mon frère Charles ?

Falkb. Oui, il a été chez moi, j'ai eu un grand plaisir à le revoir.

Ed. Eh dis-moi un peu là bien franchement, comment l'as-tu trouvé ?

Falkb. Mais il me semble, qu'il a beaucoup gagné ; il a bien meilleure mine.

Ed. Allons, allons, je vois, que tu te moques.

Falkb. Et comment donc, je t'en prie ? Ne serais-tu pas de mon avis ? Te rappelles-tu encore de ce pauvre petit être, lorsqu'il partit il y a trois ans. A présent il est vraiment beau garçon.

Ed. Et qui parle de cela, mon cher ? Je vois bien qu'il a un gros air de santé, comme on en a dans ces pays-là — mais son esprit, sa tournure, qu'en dis-tu ?

Falkb. Je dis que dans un âge, où on est porté à recevoir facilement les impressions de ce qui vous entoure et vous paraît nouveau, il a saisi avec la vivacité de cet âge les idées qui règnent parmi la jeunesse du pays qu'il a quitté.

Ed. Et crois-tu, mon cher, que ces impressions-là dureront longtemps ?

Falff. Charles n'est pas de ces hommes, qui changent d'opinion avec la mode, qui les met en avant ou les proscrit. Cependant je crois qu'une partie de ses idées se modifiera par le temps et l'usage du monde.

Ed. Oh par ma foi, il en a grand besoin. Mais aussi, je veux me mettre tout de suite après lui. Sais-tu où il est allé? Je lui prêterai un de mes habits et nous le mènerons au Café.

Falff. Il est rentré chez lui. Mais à te parler franchement, je te conseille de nous laisser ouvrir les premières tranchées. Car si tu lui reproche son costume noir, il te reprochera ton habit rouge, et si lui fais un crime de son haut-allemand, il condamnera encore bien vivement ton langage français.

Ed. Comment, diable, mon habit rouge! C'est l'uniforme du roi, que j'ai l'honneur de servir, est la langue française est celle de tous les pays qui ne sont pas habités par des Ostrogoths.

Falff. Peste, comme tu y vas. Je te passe ton habit puisqu'il est celui de ton état. Mais ton frère ne sera pas aussi indulgent. Mais pour ce qui est des langues, je crois que partout celle du pays est la plus convenable, et sous ce rapport la sienne a encore bien plus de titre que la tienne.

Ed. Oh je vois que tu donnes aussi dans ces idées libérales d'esprit national, etc. Je connais aussi ce jargon-là, mais cela commence déjà à passer de mode, et moi je soutiens, que les gens comme il faut dans le monde entier ne forment plus qu'une seule et même nation, et que la langue qui se parle à la Cour des Tuileries et au Pavillon Marsan est la seule qui convienne pour eux.

Falff. De manière que tu te trouverais plus de rapport avec le Pacha de Salonique, s'il parlait français qu'avec un de ces compatriotes qui ne parlerait pas cette langue et que tu ne mettrais pas au rang de ce que tu appelles gens comme-il-faut.

Ed. Oui, par ma foi. En général on revient beaucoup des préjugés, que l'on avait autre fois contre les Turcs. Des gens fort instruits nous apprennent qu'ils ont un gouvernement vraiment paternel, et d'ailleurs on sait que le Grand-Seigneur est disposé à rendre les plus grands services à la cause de la légitimité.

Falff. Quant aux dispositions paternelles j'avoue que je ne suis pas assez éclairé pour savoir bien les apprécier, et pour ce qui est de la légitimité, c'est aujourd'hui le mot d'ordre de tous les partis. Ton frère lui-même prétend établir une nouvelle légitimité.

Ed. Et quelle diantre de légitimité pourrait être celle de mon frère avec son affublement de coupe-jarret ? Mais voyons un peu, de l'arlequinade de mon frère nous sommes arrivés aux plus hautes questions politiques. Mais passons à quelque chose de plus gai. Car j'avoue franchement que je ne suis pas fort en raisonnements de politique abstraite. Sais-tu bien, mon cher, que tu as une charmante sœur ?

Falff. Mais elle n'est pas mal de figure. D'où la connais-tu ?

Ed. Il y a environ un mois que je l'ai vue dans une soirée et depuis quelquefois à la fenêtre. Pourquoi ne la voit on pas plus souvent ? C'est un crime de lèze-société, que de négliger le monde avec un aussi joli minois.

Falſb. Elle n'aime pas beaucoup le monde, j'ai la plus grande peine à l'engager à y aller depuis quelque temps.

Ed. Elle donne peut-être dans la dévotion ?

Falſb. Non, mon cher, tu n'y es pas tout-à-fait.

Ed. Ah je me rappelle, c'est plutôt un genre d'idée romanesque, qui as un peu tourné cette charmante tête. N'est-ce pas ? Qu'importe, je désirerais bien lui être présenté. Je gage qu'elle ne résisterait point à mes sages rémontrances.

Falſb. Ah pour le coup, mon cher, tu pourrais bien t'y tromper. Tu ne ferais pas fortune auprès d'elle avec ton français et ton air étourdi. Ce n'est qu'en allemand et à travers une nuée de soupirs qu'on trouve le chemin de son cœur.

Ed. Palsam bleu, voilà un cœur bien défendu. Enfin pour l'amour de ses beaux yeux je me résigne à tout. Présente moi demain et tu seras content de moi. (bei Seite) Je vais de ce pas me procurer une grammaire allemande et quelques romans de La Motte-Fouqué. Et quant aux soupirs je crois en conscience que dans toute la maison il n'y a que le vieux Barbet de mon père, qui puisse me donner de bonnes leçons. (laut) En attendant allons au Café.

Falſb. Et moi je te parlerai aussi de mes amours. (Beide ab):

4. Auftritt.

Emilie tritt aus dem Hause.

Es ist schon später worden als mer lieb ist, und doch muß i na der wichtige Stund no-n-e Augenblick im Freien

sy. Wie mys Herz gliedert het, sit dem i öpper weiß, der mit mer harmonirt und der alli die Gefühl mit mer theilt, die=n=i so lang ha müsse=n=i mys Innerste zrückdränge. Allgütige, was isch doch mit mer vorgange i der churze Zyt. Es dunkt mi, Alles gsei i i der Wirklichkeit, was i je i mym Lebe nume ha dörfe traume. Und mys Lebe bis uf die gegenwärtigi Stund, wie chunts mer vor, wie leer, wie gehaltlos, bis i dä userwählt gfunde ha, um den ig Alles mys Dichte und Trachte mag schlinge, wie der Epheu sich um die schöni, chräftligi Eiche schlingt. Unter der Mengi vo Männern, die=n=i oft um mi gha ha, wele von Alle hät o mym Herz chönne entspreche? Alli sy cho mit dem nüchterne Verstand und hei mi mit ere Perforcejagd vo Wiß und Tändelei welle in=ihri Netz ynejage. Aber keine von alle het der recht Weg ygschlage. In ihre Redesarte und Sticheleien het mys Herz e fei Befriedigung gfunde, und endlich isch es mer vorcho, wenn i mi nume i d's hinterst Eggeli chönnt zrückzieh, wo niemer mi gsäch und i nüt meh vo dem Geplauder ghörti. Und wie=n=i wieder alleyn gsy bi mit mynen Büchere, wie isch mir scho viel wöbler gsy! Wie hei myni herrliche Bücher so viel lebendiger zu mer gsproche, als die Welt, die mi vorher umgäh het. Oh La Motte=Fouqué, wer kennt die Inseste, heimlichste, wybliche Gefühl besser als du? Sowie der Chünstler mit chunstgewandte Finger d'Griffe berührt het und sich dür alli Seite düre d'Schwingunge befühle, so geit's auch mir, wenn du, unvergylhliche Dichter, die innerste und unbekannteste Syte vo myr Empfindung uf-gregt hest. Wie halt ist doch die Alltagswelt, in der mer Lebe müsse gegen die schöni glühend warmi Phantasie, gegen die überschwengliche Gefühl, die mer by syne Helde finde. Und wie sehr muß i mys Glück pryse, daß auch

i ne Ma gfunde ha, der die engherzige Convenienzverhältniß verachtet und desse Sinn für höheri edleri Liebi empfänglich ist. Ja, vo hüt a bin i dür nes heiligs Band mit ihm vereiniget, heiliger als das wo der Priester vorem Traualtar krüpfst, durs Band vo jener wunderbaren Sympathie, das glychgesinnti Seele zunenandere führe muß, auch wenn si durch wyti Länder und Meer getrennt wäre. Doch länger wird's mer z'schwer, so viel Glück allein z'trage. I muß mi dem Louise Magberg vertraue; niemer nimmt so lebendigen Antheil a mym Schicksal wie=n=eß. Doch dert chunt e Herr, dä will i z'erjā, la vorby ga.

5. Auftritt.

Emilie, Lord Pimperton, hernach Elseli.

(Der Lord wird Emilien erst nicht gewahr, sondern bemerkt sie erst wenn er seinen Brief abgegeben hat.)

Lord Pimp. A présent voilà qui décidera du sort de ma vie. Ah, divine Caroline, exaucez-moi, lors-même que ma proposition pourrait vous paraître étrange. Mais six mois de l'année vous pouvez compter sur la fidélité du viscount Henry Pimperton. Voyons, le sort en est jetté. (Er klingelt an Thiersteins Haus, Elseli kommt herunter.)

Elseli. Wer het glütet?

Pimp. C'est Lord Viscount Henry Pimperton qui a sonné, remettez cette lettre au père de Mademoiselle Caroline.

Elseli. I will's verrichte, b'hüt ech Gott. (Ab.)

Lord Pimp. Voilà qui est fait. Mon sort est à la veille de ce décider, Mais qui va là? Ne serait-ce pas Mlle Caroline elle-même? Ah, Goddam, si je l'enlevais, la question serait tranchée. (Er geht auf sie zu.) Bon soir Mademoiselle!

Em. Ach Gott, wer ist das? (Sie will entflüpfen.)

Pimp. Non, non vous n'échapperez pas à celui qui vous aime.

Em. Monsieur, vous vous trompez.

Pimp. Non, non, qui vous soyez, vous êtes charmante et je vous assure que je vous aime passionnement, grandement fort. (Er will sie umfassen)

Em. (schreiend). Hilfe, Hilfe!

18. Auftritt.

Die Vorigen, Karl v. Th., und nachher allerlei Leute aus der Stadt.

Karl. Heda, was gibt's hier? Wer schreit Hilfe?

Pimp. Monsieur, cela ne vous regarde pas.

Em. Hilfe gege dä impertinent Grobian.

Karl. Himmel, meine Geliebte! (Er geht auf Pimperton los und schwingt seinen Ziegenhainer.) Nun, wer ist er Musje? ihm soll der Teufel das Licht halten.

Pimp. Doucement, Monsieur, qu'est-ce que cela vous fait? Je déclarai ma passion à cette petite folle et elle va s'enfacher. Mais cela ne regarde personne. (Die Leute strömen herzu.)

Karl. Warte Herr, ich will ihn bepassioniren.

Die Leute von der Straße. Furt mit ihm, furt mit ihm! dröschet ne! (Alles rennt auf Bimperton los, der davon läuft.)

Karl (kehrt von der Verfolgung zurück). Um Gotteswillen Emilie, wie kommen Sie in diese Lage?

Emilie (die indessen halb in Ohnmacht sich an ein Haus lehnte). Sind Sie mein Retter, lieber Karl? Wie gern danke ich Ihnen. Eben wollte ich Luise Magberg unser Glück verkünden.

Karl. Ich will Sie dahin begleiten, meine Theuerste. (Die Leute kommen ebenfalls von der Verfolgung zurück, auch Etseli kommt herunter.)

Emilie. Ach nein, jetzt ist mir Ruhe besser, ich will wieder nach Hause. (Im Abgehen.) Nicht wahr, bald seh' ich Sie wieder, mein Retter und mein Geliebter?

Einer aus dem Volke. Was ist das für ne brave junge Herr? Ich glaube, er sig e Student us'em Dütschland. Etseli wüßet ir's?

Etseli. Oh, das isch üse Herr Kari. Ja, das isch gwüß e brave Herr, und er isch ersch dä Namittag us'em Dütschland aglanget, si chöme e so daher da üse.

Der selbe aus dem Volke. Aber wo isch jek die armi Zumpfere hi cho? Wer isch es echt gsh?

Etseli. Was für ne Zumpfere?

Der selbe. Wo=n=eure junge Herr ere isch z'Hülf cho gäge dä Engländer?

Eine Frau. Di ha se wohl kennt, die guti Zumpfere; das isch dem Herr Rathsherr Falkenburg sy Tochter gsh, d'Zumpfer Emilie, und isch mer doch schröckeli leid gsh, daß ere das begegnet ist.

Etseli. Nei, was der nit säget! Das muß i grad ds'Herr Landvogts zelle, sobald si hei chöme. (Ab.)

7. Auftritt.

Die Szene verändert sich und stellt wieder das Zimmer des ersten Aufzugs dar.

Elise li allein.

Was isch das für ne grüselige Lärme gsy. (Sie geht an's Fenster.) Da stah nie Hufe Lüt und der Bruder Kari, der mit wilde Geberde uf und abgeit. Nei Bruder, chum doch. Was machst de da unte? (Si schlägt das Fenster wieder zu.) Es schynt, es syg vorby, d'Lüt fa a si z'verlaufe. Es het mi ebe vori dunkt, i heig d'Stimme vom Emilie g'hört, aber i cha's schier gar nit glaube. Nei, wie mer doch d's Herz chlopft syt diesem Namittag, diesen Abe chunt der Falkenburg und der wird wahrscheinlich Alles entscheide. I cha schier nit glaube, daß es möglich sig. Ach, wenn es doch nume scho vorby wär! Uf der andere Syte cha=n=i mi o no nit recht a Gedanke gwenne, d's väterlich Hus z'verla, wo=n=i so nes glücklich's Leben gführt ha; doch schynt mer der Falkenburg en edle und verständige Ma, dem me sy's Glück wohl darf vertraue, wenn men einisch übere große Entschluß us ist, das Glück i Männer-Händ z'lege. Nu, mer weiß emel wage; der lieb Gott wird mi auch ferner b'schütze.

8. Auftritt.

Elise, Caroline, E d u a r d.

E d. Tu as été bien heureuse, ma sœur, de me trouver justement à la porte de Mlle Beauluisant pour

te ramener. Car il y avait tantôt un train effroyable dans la rue.

Car. C'est précisément ce tintamarre qui ma retenu chez elle si longtemps. Car j'avais déjà fait mon devoir en y restant une bonne demi-heure. Elle m'a fait de grandes plaintes contre l'étourderie de la jeunesse d'aujourd'hui, qui en voulait à toute force au repos de son cœur, qu'elle avait cependant juré de conserver, depuis qu'après les premières années de son entrée dans le monde elle avait appris à mieux connaître les hommes qui étaient peu dignes d'être aimés par des personnes qui avaient autant de vivacité et de profondeur de sentiment qu'elle.

Ed. Quant à moi, tu peux la rassurer. Je n'ai point l'idée de la troubler dans ses dessins. Mais à propos, mes sœurs, savez vous, que j'ai tantôt beaucoup entendu prononcer le nom de mon frère Charles dans ce tapage.

EI. Et à quel sujet, je t'en prie ? Je l'ai vu depuis la fenêtre. Il m'a paru fort agité et j'avoue que cela m'a donné de l'inquiétude.

Ed. Vous verrez que ce gaillard là nous donnera du fil à retordre. C'est qu'il a l'air d'avoir la tête chaude au moins.

EI. D'accord, mais le cœur est bien bon, il est incapable de quelque action qui compromette son honneur.

Ed. Oui, si l'on ne touche à ses idées fixes. J'avoue qu'une bataille à coups de poing ou de bâton avec des gens du peuple ne me paraîtrait pas trop honorable. Mais voilà, je crois qu'il vient avec nos parents ; nous entendrons son explication.

9. Auftritt.

Die Vorigen, Herr und Frau Thierstein, Karl;
Ludwig tritt ein von einer andern Seite.

H r. v. T h. Aber um Gottes Wille, Kari, was heßt du da unten i dem Lärme gmacht Kari? und unterwegs ha=n=i überall di Name ghört. Pfui, das isch hie nit Mode, so Schlägereien uf der Gaß z'ha. Das la mer blybe.

K a r l. Lieber Vater, verurtheilen Sie mich denn nicht ungehört. Ich hoffe im Gegentheil, Sie werden mit mir zufrieden sein. Sie selbst hätten gewiß nicht anders gehandelt.

H r. v. T h. I muß säge, i zweifle doch, daß i mit dem Prügel i der Hand unter dene Gasselüte umegfahre wär.

F r. v. T h. Mais Charles — aber was heßt de doch denkt?

K a r l. Nun, so erlauben Sie mir doch, Ihnen zu erzählen.

H r. v. T h. Eh nu i Gottsname, mer wei die subert Gschicht lose.

K a r l. Ich war ganz ruhig auf meinem Zimmer und richtete mich da so ein Bischen ein, als plötzlich das klägliche Hülfegeschrei eines Frauenzimmers zu meinen Ohren drang. Ich renne sogleich die Treppe hinunter, nur mit meinem Ziegenhainer bewaffnet, edlere Waffen hatte ich ja nicht. Vor dem Hause finde ich unsere liebenswürdige Cousine und Nachbarin von einem verwegenen Grobian angegriffen. Ich eile ihr zu Hülfe, der Grobian ergreift die Flucht, es sammeln sich viele Menschen um uns. Von ihnen wurden unsere Namen genannt. Das

ist der ganze Hergang der Sache. Sie sehen, daß ich ganz unschuldig bin und gewiß nicht anders handeln konnte.

E d u a r d (bei Seite). Mlle de Falkenbourg! pourquoi diantre n'y étais-je pas?

H r. v. T h. Ja, wenn's i der That so isch, so cha-n-i nüt derwider ha, und du heßt nüt als dy Pflicht tha. Da gsehst de Frau, daß me nit geng grad muß schreue.

F r. v. T h. Mais comment Mlle de Falkenbourg a-t-elle pu s'exposer ainsi. I will doch hoffe, sy syg um die Zyt nit ohni Laterne usgange.

K a r l. Ja, liebe Mutter, davon weiß ich nichts zu sagen. Ich habe mich in dem Gedränge wenig darum bekümmert.

F r. v. T h. Ja, i weiß wohl, so geit es hütigs Tags, les jeunes gens ont toujours d'autres choses en tête et ne s'embarrassent plus des convenances.

K a r l. Liebe Mutter, sie wollte eine ihrer Freun-dinnen, die Louise Magberg, besuchen, die hier ganz in der Nähe wohnt.

F r. v. T h. Aber es isch doch e grüfeligi Impru-dence gsi uf die Manier. Het si sich nit chönne la accom-pagniren? Quant on pense à tout ce qui aurait pu lui arriver, cela fait frémir.

H r. v. T h. Nu, bis da i di nächsti Laube söt me's doch eigentlich hie z'Bern no dörfe bringe, ohni insultirt z'werde. Deppige wär das gwüß nit begegnet. Aber wer isch eigentlich dä malotin gsi?

K a r l. Es scheint mir ein Engländer gewesen zu sein. Einige aus dem Volke nannten ihn Lord.

Car. Ja, i bi eim begegnet, dem me nache glossen ist, imene brune Ueberrock und eme graue Hut.

Karl. Das war der Meinige.

10. Auftritt.

Die Vorigen, Eisele.

Eisele (bringt Carolinen Pimpertons Brief). Es isch da vori e frömde Herr cho; der het e Brief bracht und neuis vo der Zumpfer Caroline gseit, aber i ha nit chönne verflah was es eigentlich gsy ist.

Car. A moi? (Sie besieht sich die Adresse.) Gebet's mym Papa. Es ist für ihn.

Hr. v. Th. La gseh, was isch das? I kenne die Hand und das Wappe nit. A Mr. de Thierstein, père. (Er öffnet den Brief und liest ihn.) Monsieur, vous avez une charmante fille, qui se nomme Mlle Caroline.

Ed. (der hineingesehen hat). Je connais cette écriture. C'est celle du Mylord Pimperton, qui m'a envoyé hier une carte d'invitation pour un charmant souper qui doit avoir lieu ce soir.

Car. On me l'a fait remarquer; c'est un jeune homme qui a tout-à-fait bonne mine.

Hr. v. Th. (fährt fort zu lesen). Depuis longtemps je l'aime et vous la demande en mariage, si elle veut bien partager mon sort.

Fr. v. Th. Aber baillif, liesest de recht? Mi Dochter e Milady. Eh bien, du gsehst, ce que peut faire une bonne éducation. Wenn si nit wär z'Senf gsi, mir chäme nit zu so großer Ehr dur si.

Car. Vous voyez bien, mon père, que je n'ai rien perdu à attendre. (Bei Seite) J'ai toujours cru, que

j'étais destinée à un sort plus élevé que celui de devenir une dame baillive ou conseillère dans une petite ville comme Berne.

Elise. Que je t'embrasse ma chère sœur !

Ed. Ma sœur, je te fais mon compliment et l'année prochaine je te fais une visite à Pimpertonhouse.

Karl. Schwester Linchen, der Britte gefällt mir nur halb.

Ludwig zu Etseli. Aber denk, Etseli, d's Caroline soll e fürnehmi, steirychi Engländerere werde.

Etseli. Nei aber, was der mer nit säget. Nei das ist doch e Freud.

Hr. v. Th. Der Brief ist no nit us (fährt fort zu lesen). Je la prends sans doute, et lui assurerai les revenus les plus brillants. Nu das isch scho öppiis e chley. — Il y a une seule chose, qui m'a empêché de me déclarer plutôt. C'est que les Lords Pimperton sont absolument tenus de présenter à la cour une femme d'une des grandes maisons du royaume. Je me vois par conséquent forcé d'en épouser une de ce genre là pour six mois de l'année que je passerai en Angleterre. Mais je jure pour les six mois du continent une fidélité inébranlable à votre fille, et elle verra en qualite de Lady Pimperton toutes les grandes villes du Continent. J'ai cru que cet accommodement pouvait concilier mes vœux les plus chers avec mes devoirs envers ma famille et les loix des deux pays, puisque dans chacun d'eux je n'aurais qu'une seule femme. Dans l'attente d'une réponse prompte et favorable j'ai l'honneur d'être avec une considération distinguée votre très obéissant serviteur Lord Henry Viscount Pimperton. (Hr. v. Thierstein zerreißt den Brief mit zorniger Geberde.) Ist dä Karl

usem Taubhus ertrunne, oder was wot er mit sym impertinenten Brief?

Car. Ah mon Dieu! (Sie fällt in Ohnmacht, die Frauen drängen sich dahin, sie kömmt wieder zu sich und richtet sich auf.)

Fr. v. Th. Qui aurait eru cela après son début. Myr Lebzig hätt ig mir so öppis nit imaginirt. Nei, mi het doch de wäger e feini principes meh.

Ed. Morbleu, j'irai laver cet affront dans son sang au lieu de souper chez lui. Comment a-t-il osé se permettre une aussi mauvaise plaisanterie.

Elise. Es het mi grad dunkt, dä wunderlich Herr mit sym brune Ueberrock und sym graue Hut und sym Chudermelch bringi nüt guets.

Karl. Das ist ja auch mein Engländer; nun dem will ich bei der Gelegenheit auch noch anders auswischen.

Fr. v. Th. Was! derselb, der d'Cousine Falkenburg insultirt het? Nu, dem muß me la d'Stadt verbiete.

Ludw. I hülff ne a Schatte thue für nes Cheerli, öppen i hintere Spitel oder ga Thorberg.

Ed. Pourvu qu'on le laisse en liberté jusqu'à demain à midi, c'est tout ce qui me faut. (Hat unterdessen ein Billet geschrieben, welches er Elseli gibt, die mit abgeht.)

Car. Je ne reviens pas de cet affront; on en parlera dans toute la ville.

Fr. v. Th. Ja, lue nume, da gsehst de jek was me vo dene grandsairs und dene Schinders Frömde het.

Fr. v. Th. Mais, je t'en prie, was cha=n=es doch derfür?

11. Auftritt.

Die Vorigen, der junge Falkenburg.

Falkenb. Pardon Messieurs et Mesdames, si j'entre sans m'être fait annoncer. Mais j'avais nécessairement à parler à M. le baillif, et ce que j'ai à lui dire n'est point un secret pour le reste de la famille.

Elise. Wie chlopft mer doch d'Herz.

Fr. v. Th. Es nimmt mi doch Wunder, ce qu'il dira.

Falk. Depuis longtemps j'aime Mlle Elise, j'ai eu le bonheur d'obtenir son suffrage, je viens vous demander sa main.

Hr. v. Th. Ist eue Herr Vater dermit z'friede?

Falk. Ohni dringendi Geschäft wär er selber mit cho.

Fr. v. Th. Monsieur cela demande réflexion.

Hr. v. Th. Oh warum nit gar! Da isch nit viel z'reflektiere. Es freut mi für das lieb Chind, da so=n=e wackere Ma gfunde z'ha. Embrassez-vous, mes enfants, et soyez heureux.

Falk. (küßt sie). Uf Leben und Tod.

El. Uf Leben und Tod.

Falk. Dank heiget für mys Glück. Aber jek muß i o an Andri denke. (zu Karl.) Sprich mit deinem Vater, der meinige willigt nur unter einer Bedingung ein, die ich deinem Vater selbst eröffnen will.

Karl. Auch ich, Vater, muß um euern Segen zu meiner Verbindung bitten.

Hr. v. Th. Was du, Kari? Aber was chunt der d'Sin? du wirfst di doch nit öppe uf der Univerfität verplämperet ha? Nei, daher wott i e fei Schwiegertochter.

K a r l. Nein, lieber Vater. D gegen die Verbindung haben Sie gewiß nichts.

H r. v. T h. Was tufigs — hest de de scho=n=e Liebshaft mit uf d'Universität gno; nu, da cha=m=es endlich no begryffe, warum du so i d'Abethürlichkeiten hne cho bist.

K a r l. Auch hier sind Sie im Irrthum, lieber Vater. Ich habe mein Herz frei auf die Universität gebracht und es ist auch wieder frei in Bern angekommen.

H r. v. T h. Das fahet mer schier gar a räthselhaft vorcho. Emel i dene paar Stunde, wo de hie bist, ist es doch nit möglich gsi e Roman az'spinne.

K a r l. Und doch haben Sie's endlich errathen. Seit dieser Zeit liebe ich ein treffliches Mädchen. Wir haben uns ewige Treue geschworen, und ich bitte um Ihren Segen.

H r. v. T h. Mais est-ce un mariage convenable, das si so gschwind arrangirt het?

K a r l. Ja, liebe Mutter, auch die convenance ist befriedigt.

H r. v. T h. Je suis curieux.

E d. u. C a r. Et moi aussi.

K a r l. Emilie v. Falkenburg, unsere Cousine, ist das unvergleichliche Wesen, dem ich Treue bis in den Tod geschworen.

E d. Comment! Emilie de Falkenbourg? Ceci est trop fort, qu'il ose y penser.

H r. v. T h. Ja si wird di schicke ga Band haue, oder wenn si nit, doch gwüß ihre Herr Vater.

K a r l. Nein, liebe Eltern, soeben erhalte ich durch das zukünftige liebe Schwägerchen gute Nachrichten. Nur Ihr Segen fehlt noch.

H r. v. T h. Wie geit das zu?

F a l k. Erlaubet, daß i=n=echs erkläre. Die junge Lütleni da beidi z'fäme, voll vom brönnbarste Stoff für ne phantastische Roman, hei enandere unglücklicher Wyz Lehre kenne. Die hätt kei Mönstsch meh us enandere bracht. Daruf isch dä fatal Lärme vo diesem Namittag gscheh, und me ghört i der ganze Stadt scho so viel dervo, daß es hätt chönne myr gute Schwöster schade, so unschuldig si ist derby gsh. Deswege ha=n=i my Vater bäte, sy Ihn=willigung nit z'ruck z'halte, und die het er auch gä unter nere einzige Bedingung, die dem Herr Landvogt wahrschynlich ebefo recht wird sy.

H r. v. T h. Wenn dä jung Herr e chley wikiger wär, daß me ne für ihn und syz zukünftig Glück dörfst la hürathe, so chönnt mer nüt erwünschter sy als so ne charmanti Parthei für ihn. Lat nu losse, was ist d's Herrn Rathsherrn Bedingung?

F a l k. Daß d'Hürath nit eher vor sich gang, bis der Sohn e gueti Anstellung erhaltet, zu der ihm my Vater i kurzer Zyt cha verhelfe.

H r. v. T h. Ja, da het er ganz Recht; nur unter der Bedingung giebe=n=i o my Inwilligung. Ghörst es Kari? Was seist du derzu?

K a r l. In's Philisterium hinein soll ich mich schmiegen, in die engherzigen Formen des heutigen beschränkten Spießbürgerthums! Das ist zwar eine verdiente Pille. In Gottes Namen was thut man nicht um des herrlichen Mädchens willen. Aber auch da will ich mein Gemüth bewahren. Vielleicht kommt eine bessere Zeit unverhofft.

F r. v. T h. Und i gibe miß consentement. Demain vous pouvez faire les visites.

Ed. (bei Seite). Comment diable, cette tête fêtée avec ses extravagances fait son chemin plus vite qu'un garçon d'esprit avec tous ses talents ?

Elise li (ist wieder eingetreten). Dä englisch Herr syg verreiset mit Sack und Pack. Es wüß niemer wohi?

Falk. Was ist das ?

Ed. C'est ce faquin de Pimperton chez lequel nous devions aller souper ce soir, qui nous a fait des scènes. Je voulais lui en demander raison, mais j'apprends qu'il est parti.

Falk. Auch i ha morn am Morge zu=n=i hm welle; denn er soll my Schwöster insultirt ha. Aber was heit dir mit ihm ?

Karl. Das sollst du mit Zeit und Weile hören. Für's Uebrige überlaß mir den Herrn.

Hr. v. Th. Hüt wei mer alli mit enandere z'Nacht esse. La gseh Elise, mach du daß mer bald öppis Ordentlichs überhöme. (Zu Falkenburg.) S cha nech säge, es versteits no.

Falk. Und da will i uf die gute Harmonie vo de drei Nationen in euem Huß trinke.

Ed. zu Car. Ma sœur, quand est-ce que notre tour viendra ?

Der Vorhang fällt.

